

6 > 10 février 2009
Théâtre du Centre Wallonie-Bruxelles de Paris

Ricercare

Drame en contrepoint de Olivier Dhénin



Ricercare

Drame en contrepoint de **Olivier Dhénin**

Mise en scène, scénographie et costumes **Olivier Dhénin**

Décors et collaboration artistique pour la scénographie **Camille Brulard**

Lumières **Guillaume Pons**

Musique de scène **Jacques Boisgallais**

Design sonore **Aurélien Goulet**

Confection des costumes **Magali Lapoulle**

Mouvement corporel **Nina Pavlista**

Jeu

Jérémie Bédrune Guillaume Haffner

Marjorie Hertzog Elvire Haffner

Mathieu Lagane Sophian Lazarus

Hélène Liber Olga Lanceny

Augustin Mahé Émilien Lazarus

Julia Riggs Mahaut Lazarus

Gilles Toutirais Manoël Lazarus

Le poème d'Emily Brontë est lu par **Sandrine Lacueille**

Musiciens

Arnaud Falipou euphonium

Marina Moth clarinette

Violaine Darmon violon

Adeliya Chamrina alto

Marie Girbal violoncelle

La chanson « Your Mother and Mine » est interprétée par Doris Day.

Prologue au spectacle :

Fuga (Ricercata) a 6 voci, extrait de « Das musikalische Opfer » BWV 1079/5

de Johann Sebastian Bach, orchestration Anton Webern

Christopher Poppen / Münchener Kammerorchester (ECM)

Texte de la pièce publié chez Urwald Éditions

Production Winterreise Compagnie Théâtre

Avec le soutien de la Maison Boizel. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

Remerciements au Lycée Montaigne et au Musée national de la Marine de Rochefort

Le ricercare est une ancienne forme musicale baroque basée sur le procédé de l'imitation. C'est une forme contrapuntique moins élaborée que la fugue, enchaînant des épisodes différents qui peuvent être sans lien thématique.

> Une tragédie contemporaine

Le drame de Ricercare s'étale sur une journée, comme jadis dans la tragédie grecque, et les quatre tableaux qui forment la pièce correspondent aux différents points de vue des personnages principaux. Les tableaux sont comme les voix d'un "ricercare", ils se chevauchent, en contrepoint du précédent, jouant ainsi avec l'idée même d'unité de temps. Ainsi chaque tableau commence-t-il par un léger retour dans le passé de la même journée. À la fin de la pièce, chaque parole aura été entendue, et chaque personnage aura agi selon sa conscience, tout en influant sur la destinée commune que compose la fugue de ce « moment of being ». Le tragique quotidien cher à Maeterlinck trouve dans ce huis clos familial un déploiement métapoétique de part son langage musical et son action sur le silence des êtres. Dix ans de silence qui auront conduit deux adolescents, Sophian et Mahaut, dans un monde sublimé par le fantasme du souvenir, et dont ils ne pourront s'échapper sans péril.



Le noyer d'Amérique à Pont-Jarno © Olivier Dhénin

Les musiciens qui accompagnent les personnages sont un peu comme les choreutes de la tragédie, c'est-à-dire qu'ils commentent l'action. La musique

n'agit pas directement sur l'action comme une musique de scène : dans *Ricercare*, elle s'intercale entre les tableaux, comme une prémonition. Elle n'est pas là simplement pour illustrer ou surligner ce qui vient de se dérouler. Tel le coryphée, elle dialogue, non pas avec les acteurs, mais avec les spectateurs, lui faisant comprendre ce que les personnages sont incapables d'entendre. Car si *Ricercare* est une tragédie, ce ne sont pas les dieux qui décident des actes, mais les « héros » eux-mêmes, c'est-à-dire les hommes, avec toutes leurs impulsions et faiblesses. Leur destin se noue sous leurs yeux sans qu'aucun ne puisse s'en échapper, tant leur âme s'abandonne dans la dérégulation. En fait, *Ricercare* est une pièce sur l'enfermement psychologique et psychique d'êtres humains marqués par la douleur. On y retrouve les mêmes rapports d'âmes perdues dans le silence et le secret que dans les films de Zviagintsev : *Le Retour* et *Le Bannissement*. Essentiellement tournés vers le souvenir, ils apparaissent presque tchekhoviens, n'agissant en rien et n'ayant aucune vision sur l'avenir.

Olivier Dhénin

> Résonance : Charles Juliet, *Lambeaux*

La torpeur de ce jour d'été. Le silence. Le bourdonnement des mouches. Le bruit sourd d'une chaîne frottant une mangeoire ou celui d'une vache se frappant le ventre d'un coup de pied pour tuer un taon. Tu rentres à la cuisine. Pénètres dans une sorte de grand placard obscur où se trouve l'évier. En tâtonnant, tu prends un verre, le plonges dans l'arrosoir. L'eau tiède est fade et ne désaltère pas. Ta mère te prend par le bras et avec douceur t'apprend que tu as une autre mère, qu'elle était à l'hôpital et qu'elle vient de mourir.

Debout en plein soleil, appuyé contre le mur, sous la treille. Tu n'es ni triste ni bouleversé. Tu te sens simplement bizarre.

L'enterrement. La maison où elle a vécu et où le père habite. Tu fais sa connaissance et aussi celle de tes frères et de ta sœur. De violentes émotions. Un état de stupeur. Tu voudrais voir le visage du père mais ton regard reste obstinément rivé sur le bout de tes chaussures. Comme ton costume, celles-ci

ont d'ailleurs été empruntées et elles te font mal.

La petite église si différente de celle que tu connais. Pendant la messe, tu penses à cette mère enfermée dans le cercueil. Tu voudrais voir son visage, ses yeux. Et pourquoi était-elle malade ? Tu voudrais prier pour elle, mais en cet instant, tu ne sais plus tes prières. Tu songes à ta mère, celle près de laquelle tu vis. Tu te retiens de pleurer.

Quand le cortège arrive près de la batteuse, le ronflement du moteur s'arrête. Les hommes se figent, enlèvent leur casquette, inclinent la tête le temps que passe le corbillard.

Le petit cimetière parmi les champs. Plus loin, le marais. Les tas de terre de part et d'autre de la fosse. Les pleurs étouffés des femmes. Le bruit des pelletées de terre jetées sur le cercueil et qui retentissent longuement dans la tête.

Depuis ce jour de tes sept ans, tu n'as jamais aimé l'été.

> Cinégraphie

Commentaire de **Julien Rouyet** (extrait - novembre 2008)

Cinéaste suisse, Julien Rouyet est diplômé de l'École Cantonale des Arts de Lausanne. Il a obtenu le Léopard d'Or du court-métrage pour son film *La Délogeuse* au Festival International du Film de Locarno en 2008.

Voir en *Ricerca* un film est facile, presque naturel. C'est une pièce visuellement forte. Je pense d'abord aux personnages et aux situations, mais aussi à l'univers et aux décors de la pièce, qui font penser à un film de Tarkovski : cette maison triste et désuète, peuplée de jouets abandonnés.

Au cinéma, on tirerait sans doute parti de l'orangerie ou des alentours de la maison pour y situer une partie de l'action : je pense aux herbes hautes du jardin qu'on imagine à l'abandon. La lumière n'est pas froide. Au contraire, on la sent douce et chaude. Un soleil d'éternelle fin d'après-midi, qui rend les visages lumineux. Filmer *Ricerca* nécessiterait, je crois, l'utilisation d'une esthétique très descriptive du monde où évoluent les personnages : la maison et les objets sont tristes et vides. Une sorte d'inventaire implacable.

Par contraste, les parties *fictionnelles*, souvenirs et rêves, appellent une mise en image beaucoup plus abstraite. L'utilisation du super 8 est intéressante de ce point de vue-là. Cette pellicule confère à l'image un statut particulier que l'on rattache immédiatement au sentiment d'un moment disparu. Mystérieusement, le super 8 embellit l'instant filmé. C'est aussi, je crois, parce que le film super 8 est généralement muet ; cette particularité peut conférer à la séquence du suicide de la mère, par exemple, un sentiment inquiétant.

Quant à *Ricercare*, c'est certainement une œuvre baignée de mystère. Il y a d'abord ce lien invisible entre la mort de la mère de Sophian et de Mahaut et l'absence de celle d'Émilien. On ne peut pas comparer les deux situations, mais elles n'en demeurent pas moins convergentes. Convergentes vers quoi ? Mystère. Il y a aussi le monde des souvenirs et des rêves. Mystérieux parce qu'incomplet. Il me semble entendre la voix d'Elvire *sans* pouvoir contempler son image. Et je vois l'image de la mère pendue au noyer d'Amérique *sans* percevoir aucun son. Le silence.

Et que dire, pour finir, du personnage d'Émilien et du quatrième tableau ? Quoi de plus mystérieux que le monde invisible d'un aveugle ? Le black out final n'est-il pas le dernier refuge ? L'ultime recours de la *fiction* face à la mort ?



L'Orangerie abandonnée de Pont-Jarno © Olivier Dhénin

> De l'âme des adolescents

Introduction de la pièce par **Charles Guittard** (extrait janvier 2009)
Professeur de littérature latine Université de Paris X

Le drame, tel qu'il s'offre à nous, se déroule en quatre tableaux, correspondant aux approches des différents personnages en forme de « *ricercare* », une forme contrapuntique connue des spécialistes enchaînant différents épisodes. On retrouve dans la simplicité du cadre, avec ses éléments naturels dépouillés, dans les acteurs porteurs d'une jeunesse tragique ou du poids d'une existence marquée par la souillure, dans le déroulement de l'action et dans la composition où la présence de l'élément musical est sensible, tous les éléments de la tragédie antique incorporés dans le monde contemporain. Comment ne pas songer aux quatre ou cinq épisodes du drame antique scandé par les interventions des choréutes.

Les guerriers de l'époque primitive sont devenus des enfants ou des adolescents livrés à leurs rêveries et à leurs angoisses, héros qui font songer au *Grand Meaulnes* plus qu'à Achille ou Patrocle. Le dialogue met en présence un enfant, des adolescents et un homme. Les mots des jeunes gens ont la simplicité de l'adolescence : répliques simples, phrases nominales, négations incomplètes. L'absence de rhétorique convient à la progression du drame, au désenchantement, à la tristesse, aux espoirs incapables de prendre forme. Nés dans l'imagination de l'auteur, ces personnages s'expriment avec leurs mots. La vulgarité toutefois est bannie. La simplicité est à l'opposé de la vulgarité, cette parure des faux esprits démagogiques soucieux de faire plus vrai avec le contraire de l'art, qui cherche une vérité profonde, celle du langage de l'enfance. Cette simplicité touche à une forme de lyrisme plus élevé quand les personnages abordent le problème de l'absence, du suicide, de la mort, décrivent la monotonie de la vie quotidienne, une cérémonie funèbre, le passage des heures et des saisons, un paysage d'hiver.

Les jeux d'ombre et de lumière accompagnent également les états d'âmes des enfants et des adolescents, ceux de l'intérieur avec le monde de l'enfance, et ceux de l'extérieur avec les variations du jour et de la nature.

Les morts n'ont pas
de lieu, pas d'ombre à eux, mais
ils durent dans les yeux
des autres, ceux qui sont là, les morts
le savent, ils se souviennent
et c'est une façon à eux
de vivre une seconde fois sans que rien
maintenant les blesse et c'est
trop de douleur pour ceux qui restent, trop
de malheur qu'il faut chasser pour être un peu.

Claude Esteban, *Sept jours d'hier*